

1940-1944: réfugiés, résistants, passeurs et contrebandiers dans la région de Boncourt

Avant la Seconde Guerre mondiale dans la région de Boncourt - Delle, on passait en contrebande vers la France du tabac, du chocolat, du café et des briquets; en retour, on apportait du papier à cigarettes Job, des casseroles et autres objets utilitaires¹.

Depuis l'armistice de juin 1940 et l'occupation, un trafic inattendu s'ajoute à la contrebande traditionnelle. Les usines suisses ont besoin de bort, une poudre de diamant industriel indispensable pour la réalisation d'outils de coupe. Des ouvriers français du Pays de Montbéliard, travaillant pour des usines au service des Allemands, dérobent une partie du bort que ceux-ci leur remettent et le passent en Suisse. Ils exigent d'être payés en or. Le *Kriegstechnischeabteilung* (KTA) de l'armée suisse obtient que la Banque nationale accepte que de tels échanges se fassent. Étrange et mystérieuse double circulation d'or et de bort! Dérobé aux Allemands qui l'ont peut-être eux-mêmes volé, il va permettre à l'industrie suisse de fabriquer des outillages, de l'armement pour marché suisse, pour le compte des Allemands mais également des Alliés.

Ces activités n'ont rien à voir avec le combat de la Résistance en France mais elles forment un socle sur lequel il peut s'appuyer. Grâce à elles, les hommes de la frontière connaissent les passages discrets et sûrs. Une culture et une pratique de la contrebande a favorisé les franchissements clandestins de la frontière. Des contrebandiers se muent en résistants, des collaborateurs des services de renseignement suisse et alliés se déguisent en contrebandiers: s'ils se font intercepter par les Allemands, ils risquent des amendes et un séjour en prison, sinon le peloton d'exécution...

Le Territoire de Belfort, malheureusement pour ses habitants, se trouve soumis à un régime particulier, celui de zone réservée ou interdite, promise à l'annexion. La ligne de chemin de fer qui relie Belfort à Delémont, mise à feu à Delle en 1940, reste inutilisable durant tout le conflit. Il n'y a donc pas de cheminots qui peuvent passer ou faire passer discrètement une frontière gardée par les Allemands. Par conséquent pas de douaniers et de gendarmes français, parfois complices des résistants. C'est donc zone à risque... Voilà probablement la raison pour laquelle les Mouvements unis de la Résistance et la Délégation qu'ils entretiennent à Genève utilisent moins cette «voie Nord» que la «voie Sud» par Annemasse. Les activités d'exfiltration de France vers la Suisse sont pourtant loin d'être négligeables.

Deux familles de passeurs, les Quain et les Monnot

Un lieu de passage peu connu, mais très important, fonctionne, qui illustre la théorie selon laquelle les passages clandestins ne peuvent reposer que sur les frontaliers et sur une *culture* commune des deux côtés de la frontière.

Dans les archives de la Résistance figurent des activités de la Délégation des Mouvements unis de la Résistance dans le Jura bernois. Elles se situent à Boncourt où se trouve une «demoiselle Guain» (en fait Yvonne Quain), à qui Philippe Monod de la Délégation envoie

¹ D'après Robert Belot et Gilbert Karpman: *L'affaire suisse. La Résistance a-t-elle trahi de Gaulle? (1934-1944)*. Paris, Colin, 2009, pp. 269-276. «Avec la ferme de la Queue-au-Loup disparaît un symbole de liberté», *Le Quotidien jurassien*, 3 janvier 2003; «Yvonne Estre-Quain: la petite résistante remerciée par une reine [des Pays-Bas]», *Le Quotidien jurassien*, 1^{er} mars 2003; Lettre d'Albert, 16 mars 1944 (papiers privés Jean-François Nussbaumer). Adaptation et données complémentaires par Hervé de Weck.

une paire de bottillons fourrés de couleur marron à titre de remerciements pour les services rendus. Il est question d'une épicerie, de l'orphelinat de Delle, d'une mystérieuse «Marie» intervenant avec un certain Fleury, en fait Pierre de Leusse, représentant du général de Gaulle en Suisse dès la fin de l'année 1942 et, à la fin février 1944, d'un passage de Pierre de Bénouville, membre de la Délégation à Genève, avec un compagnon au pied plâtré par le village de Grandvillars, à six kilomètres de Boncourt. Les Mouvements unis de la Résistance utilisent une «voie Nord», qui s'appuie sur deux fermes limitrophes, séparées par la frontière franco-suisse. Il s'agit de la ferme Quain, située au lieu-dit En Bataillard à Boncourt, et de la ferme Monnot au lieu-dit Les Pasles, près de Delle.

François Quain, père d'Yvonne, est un binational né à Courtelevant dans le Territoire de Belfort. Il possède, avec sa femme Émilie, une ferme-épicerie située à la frontière côté Suisse, ce qui justifie un passage qui, ailleurs, paraîtrait inhabituel, ainsi que des contacts avec les voisins de la ferme Monnot, située en France, qui achètent, même pendant l'occupation, leur pain à Yvonne, la fille de la maison. Elle a vingt-quatre ans lorsque la guerre éclate et elle vit avec ses parents. Elle a fréquenté l'école à Lebetain en France, non à Boncourt: «C'était plus près, car on se déplaçait à pied.» Fritz Stegmann, de la ferme voisine de la Queue-au-Loup en Suisse, a été, lui aussi, écolier à Lebetain pour la même raison. Les Quain sont également propriétaires de terres en France qu'ils exploitent. Pendant l'occupation, ils obtiennent du Consulat allemand à Bâle l'autorisation, pour les fermiers suisses du lieu, de passer la frontière pour aller faucher et ramener leur foin de France.

La ferme de la Queue-au-Loup

Elle est entourée de trois côtés par la France, à une distance qui varie entre sept et trente mètres, ce qui la prédestine en temps de guerre au passage clandestin de personnes, de courrier, de marchandises de contrebande. La porte d'une dépendance se trouve sur Suisse, le reste du bâtiment sur France. En 1958, Berne et Paris corrigeront cette *ambiguïté* en procédant à un échange de territoire, et la ferme sera démolie en 2003...

Les Monnot ont trois jeunes enfants dont une fille Lucienne, âgée d'environ neuf ans en 1943. Les deux familles se connaissent bien, leurs domaines étant limitrophes, leurs bâtiments situés à trois cents mètres l'un de l'autre. Les Monnot reçoivent très tôt des personnes cherchant à fuir la France, et les Quain, surtout Yvonne qui a un tempérament de rebelle, acceptent de les aider. Les réfugiés sont des juifs belges, néerlandais ou français, les réfractaires des jeunes et des moins jeunes qui cherchent à échapper au service obligatoire du travail en Allemagne, les évadés des prisonniers de guerre, surtout des aviateurs anglais ou américains dont l'appareil a été abattu. Ils arrivent à la ferme Monnot, amenés par des contrebandiers, des passeurs ou des résistants, des habitants de Delle, Grandvillars, Morvillars, Faverois. Le receveur des postes de Grandvillars joue un rôle important, l'orphelinat de Delle, tenu par une congrégation originaire de Niederbronn, rend des services. De nombreux Ajoulots aident aussi activement ceux qui tentent de se réfugier en Suisse, ce qui est contraire aux prescriptions en vigueur. En 1942, une enquête militaire est ouverte à l'encontre d'Armand Spira et consorts.

Une «voie Nord» pour les Mouvements unis de la Résistance

La participation des Quain et des Monnot à l'activité des Mouvements unis de la Résistance commence peut-être grâce aux Viellard, une importante famille d'industriels de Morvillars, qui compte parmi ses biens une ferme voisine de celle des Quain, mais du côté français. A l'occasion d'un mariage, Yvonne fait la connaissance d'un des gendres de Louis Viellard, Pierre de Leusse, qui va devenir consul de France à Lugano, puis représentant du général de Gaulle en Suisse. Inquiété pour ses activités résistantes, Louis Viellard doit s'enfuir en Suisse

vers la fin octobre ou au début novembre 1943. Il passe, en voisin, par les fermes Monnot et Quain!

Dura lex sed lex suisse, Yvonne Quain doit avertir la gendarmerie qui incarcère l'industriel à Delémont, comme n'importe quel réfugié. Le général Giraud, entré clandestinement en Suisse par Charmoille, passe, lui aussi, quelque temps à la prison de Porrentruy. Yvonne Quain téléphone à Pierre de Leusse depuis Bienne, car elle se sait très surveillée à Porrentruy et à Delémont en raison de ses activités de soutien aux exfiltrés de France. Le système des centraux téléphoniques manuels rend cette surveillance très facile. Elle dit à mots couverts: «Il est en troisième classe, pas dans la ville où il doit être», ce qui permet au gendre d'intervenir et de faire assigner à résidence son beau-père à Fribourg où il est lui-même domicilié. Louis Viellard maintient le contact avec les résistants de Grandvillars, certainement par l'intermédiaire des Quain et des Monnot. Il lui arrive de transmettre des informations sur la situation en France à la Délégation des Mouvements unis de la Résistance par l'intermédiaire de son gendre.

Il semble que, vu les problèmes rencontrés par la Délégation dans la région d'Annemasse en novembre 1943, Pierre de Leusse suggère à Philippe Monod et à Pierre de Bénouville d'utiliser les services des Monnot, des Quain et des passeurs de Grandvillars qui exfiltrent efficacement des réfugiés et des pilotes alliés. La première opération importante par la voie «Nord» a lieu à la fin février 1944, le passage en France de Pierre de Bénouville, chef de la Délégation des mouvements unis de la Résistance, et d'Armand Magescas. Après ce passage, Bénouville prend la décision d'organiser systématiquement une voie par Boncourt et Delle. La mystérieuse «Marie», dite aussi «Léonore», semble être Yvonne Quain.

La voie est également utilisée par le réseau de renseignement Bruno, animé par le colonel Pourchot, ancien attaché militaire adjoint à l'ambassade de France en Suisse, et par un jeune homme exceptionnel, Albert Meyer, futur général français. Pendant la guerre, ce Belfortain d'origine franchit la frontière à plus de deux cents reprises. Sa filière d'évasion permet le sauvetage de plus de mille personnes, notamment les parents de Pierre Mendès France. Albert Meyer, qui collecte des informations sur l'ordre de bataille allemand en France, pratique essentiellement le secteur de l'Ajoie, avec la collaboration d'un officier du Service de renseignement suisse, Denys Surdez, instituteur dans le civil et militairement chef du Bureau «Ajoie» à Porrentruy. Il y a un accord entre Pourchot et Surdez: Meyer passe la frontière à vélo aux environs de Delle, ultérieurement à Damvant via Chamesol; les douaniers suisses ont l'ordre de le laisser passer. A Porrentruy, il subit un *debriefing* de la part de Surdez au restaurant du Belvédère et se rend ensuite à Berne où Pourchot l'accueille.

Tous les résistants ne semblent pas apprécier le premier-lieutenant Denys Surdez si l'on en croit la lettre du 16 mars 1944, envoyée par «Albert» à la famille Vallat de Porrentruy.

Mes bien chers amis,

«(...) J'aurais voulu passer les quelques jours de repos que j'ai à Porrentruy mais vous savez les différends qui m'opposent aux charlatans de votre pays [*la Suisse*], si bien que mes chefs, craignant le pire entre nous, m'ont expédié à Genève. (...)

J'ai dû rentrer à la suite de gaves ennuis en France qui ont coûté l'arrestation de bien des amis. Nous vivons sur un volcan (...). A présent, je vais m'établir en Suisse pour réorganiser, préparer tous mes projets et aller ensuite les réaliser chez nous. (...) Si, du reste, mes projets antérieurs avaient réussi, je ne serais peut-être pas revenu en Suisse (...). Et tout aussi j'ai été dégoûté par les pantins de Surdez que je ne veux plus connaître.

Le jour viendra, la guerre finie, où il faudra s'expliquer. Ce n'est pas le moment maintenant, certaines choses ne peuvent être dévoilées encore, vu les conséquences qu'elles entraîneraient dans notre Pays [la France], mais, ce jour-là, je ne m'arrêterai plus aux menaces ni au chantage. Il faudra départager ceux qui, eux, ont travaillé proprement des menteurs et des voleurs et c'est nous qui aurons raison.

(...) Moi je ne travaille que pour mon pays [la France], j'aide à côté de cela la Suisse, c'était donc parfait. Mais le jour où des Suisses indignes veulent me mettre le bâton dans les roues, je les abandonne froidement car si quelqu'un avait besoin de son voisin, ce n'était pas moi. En France, jamais personne n'y est venu pour moi et n'y viendra. Mes chefs français étaient avec moi, si bien que je n'ai eu aucun regret de plaquer des fumistes qui pensaient nous exploiter. (...) Si vous apprenez ou si vous avez appris quelque chose de nouveau quant aux méfaits des pirates de Porrentruy, faites-moi signe. Je m'intéresse toujours à leurs saletés pour leur en demander des comptes plus tard.»

La technique de paysans rusés

Comment fonctionne le passage entre les deux fermes, française et suisse? Côté France, les enfants Monnot font le guet, ce qui est difficile, car que les Allemands ont réquisitionné une chambre dans la ferme où ils ont installé un poste de garde. Les enfants signalent le danger en appelant très fort leur petit chien Teddy. Lorsque la voie est libre, les Monnot passent des aviateurs alliés, mais ils n'agissent qu'en plein jour, les opérations de nuit étant trop dangereuses, dans la mesure où ils n'ont aucun moyen de déceler la présence des Allemands et surtout de la signaler. Les Quain savent repérer ceux des douaniers allemands qui sont les moins redoutables et les attirent à l'écart des passages en leur offrant du chocolat, d'un attrait irrésistible en ces temps difficiles!

L'épicerie joue également son rôle, elle permet d'établir de bonnes relations. Le courrier passe des mains d'Yvonne Quain à celles de Lucienne Monnot, dans le sac contenant la miche de pain que celle-ci vient chercher à la frontière qui sépare les deux domaines. Ce courrier circule dans les deux sens, les transfuges dans un seul à quelques exceptions près, comme le passage de Bénouville et de Magescas ou celui d'agents travaillant pour le Service de renseignement suisse.

Yvonne Quain transmet le courrier à la Délégation; pour ce faire, elle se rend à Bienne d'où elle prend contact par téléphone. On lui fixe un lieu de rendez-vous, souvent dans un café de Lausanne, pour rencontrer un courrier. La remise des documents se fait généralement dans le tramway qu'emprunte Yvonne Quain, suivie comme son ombre par le courrier. Elle reçoit également de Lucienne Monnot du courrier destiné à des résidents en Suisse ou à l'étranger et elle affranchit ces lettres.

Le cas des exfiltrés est plus délicat. Yvonne Quain les garde à la ferme, au lieu de les dénoncer immédiatement aux autorités, ce qui lui sera reproché par la justice militaire. Elle prévient leur consulat ou leur légation en Suisse, qui informent les autorités suisses de la présence d'un de ses nationaux, celui alors n'est plus refoulé. Cela fait, Yvonne Quain les *donne* à la gendarmerie et l'affaire suit un cours qui lui échappe complètement. Des questions d'argent se posent sans doute aux Monnot et, bien davantage, aux Quain. On peut imaginer que de l'argent doit leur parvenir de la Délégation, des consulats ou légations des pays des exfiltrés.

Les passeurs...

En général, les passeurs restent dans l'ombre, sauf s'ils sont arrêtés et jugés. Certains, appartenant à des organisations bien structurées, feront par la suite une carrière militaire ou

politique, leur passage dans la Résistance s'avère très favorable à leur réussite professionnelle. Ils vont en général beaucoup écrire ou raconter. La position des frontaliers est toute autre, ils appartiennent souvent à des milieux modestes où l'on n'a pas la plume facile et généralement aucun accès aux médias. A la campagne, se taire est également considéré comme une solide qualité. Des contrebandiers, résistants pour certains, ne donneront aucune indication qui risquerait de les compromettre, eux et leurs affaires d'après-guerre. Chez les passeurs agissant par humanité, la discrétion règne également. Ils ne seront donc pas reconnus... Par exemple, on sait vaguement que madame Kauffmann, la boulangère qui a tenu le buffet de la gare à Porrentruy, et son fils ont sauvé bien des réfugiés...

Les passages de la frontière donnent lieu à des événements parfois ambigus. Certains passeurs le font gratuitement, par charité, pour l'honneur, dans le cadre de la lutte contre l'occupant, d'autres se font payer. Quelques-uns empochent de l'argent et dénoncent *leurs* réfugiés pour toucher en plus une prime. Des imprudences ou des dénonciations provoquent l'arrestation des passeurs et de leurs clients, leur mort ou leur déportation. On sait peu de chose des mauvaises relations de voisinage, des problèmes de terre, des vieilles histoires de familles.

S'il existe de nombreux points de passage, aucune organisation, aucune hiérarchie ne supervise l'ensemble de cette activité intense et dispersée. Beaucoup agissent selon leur conscience ou leurs intérêts, en fonction d'événements dont ils n'ont pas la maîtrise, de manière souvent ponctuelle. Par conséquent, il n'existe pas l'équivalent de rapports d'activité ou de dossiers de liquidation analogues à ceux réalisés par d'anciens responsables de la Résistance, qui visent à obtenir une reconnaissance officielle des services rendus.

Le nom d'Yvonne Quain surnage, parce qu'elle a été trompée et trahie par un gendarme d'armée suisse, arrêtée deux fois, deux fois emprisonnée, jugée et acquittée pour ses activités de passeuse, l'auditeur (le procureur dans la justice militaire) allant jusqu'à déclarer avoir honte de poursuivre une telle femme!

Si les fermes Monnot et Quain étaient limitrophes, si l'action des Monnot était liée à celle d'Yvonne Quain, on ne sait pratiquement rien des Monnot qui risquaient bien davantage. Pourtant, ils n'ont pas été pris, ils n'ont pas subi de procès et n'ont pas fait parler d'eux. Rien que de l'héroïsme ordinaire et quotidien, qui ne laisse pas de trace dans la mémoire des autres et n'attire pas journalistes et historiens. Lucienne Monnot, que Robert Belot a rencontrée, se contente de dire avec beaucoup de réticences, qu'elle n'a conservé de cette période que le souvenir amer d'une peur qu'elle s'efforce en vain d'oublier encore aujourd'hui.